

2

L'INCERTAIN, PARODIE DE ZULICA;

EN UN ACTE EN VERS,

Par Monsieur NOUGARET, de la Rochelle;

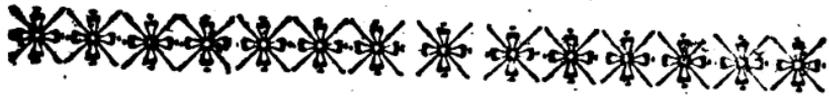
Réprésentée pour la première fois, à Toulouse
le 28 Juin 1760.



A AVIGNON,

Chez CHAMBEAU, Imprimeur-Libraire.

M. DCC. LX.



P R E F A C E.

ON a trouvé ridicule que le Baïlly vieng à la fin pour poignarder Zulir, attendu, dit-on, qu'on ne voit rien de semblable dans la Pièce que j'ai parodiée. Je réponds que, je sçai de bonne part qu'à la première Représentation de ZULICA, à Paris, GEANGIR venait pour tuer TIMUR. L'Auteur corrigea les deux derniers Actes ; & j'ai cru que je pouvais me servir d'une chose qui avait existé pour rendre mon dénouement plus frappant. Le Public, en general, a bien voulu me le pardonner. Je sçai que quand il m'a honoré de ses applaudissemens, il a eu égard à mon âge, & non à mes faibles talens : Il a voulu m'encourager.

En critiquant un Ouvrage que bien des Connoisseurs admirent ; je n'ai point eu dessein d'insulter son respectable Auteur ; un coup deesai tel que le sien, fait augurer ce qu'il sera un jour, & lui attire l'estime de tous ceux qui connoissent ce que vaut l'esprit.



ACTEURS.

ZULIR, Seigneur de Village.

LE BAILLI.

COLOMBINE, fille du Bailli.

JEAN-FARINE, confident
du Bailli.

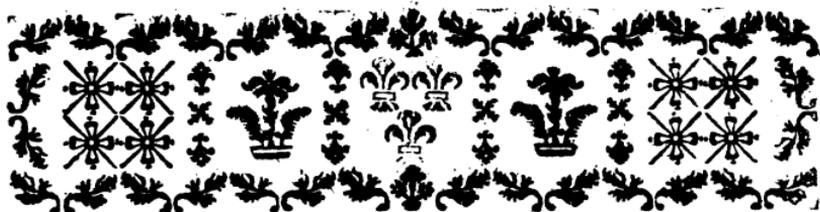
CRISTANPIN, amoureux de
Colombine, & Procureur Fiscal.

GOBE-MOUCHE, Secrétaire
de Zulir. 20 JY 63

UN MARMITON.

TROUPE DE VALETS.

La Scene est dans une Salle du Chateau de Zulir.



L'INCERTAIN.



SCENE PREMIERE.

Les deux premières Scenes se passent dans la nuit.

LE BAILLI ET JEAN-FARINE,
tenant deux Bougies.

LE BAILLI.

**** COUTE Jean-Farine & souffle ces Bougies ;
* E * Apprends que dans mon cœur habitent les Furies ;
* * * Leur venin dangereux que je bois à longs traits ;
Me fera sans remord commettre des forfaits ;
Et je veux , cher Ami ; dans cette nuit obscure ;
Te dire sans détour ce que mon cœur endure.

JEAN-FARINE.

Ah ! Monsieur le Bailli , votre humble serviteur
Ne croyoit pas un jour recevoir tant d'honneur.

LE BAILLI.

J'ai compris que Zulir ; Seigneur de ce Village ;
Se regardoit déjà comme grand Personnage ;
L'autre jour me trouvant auprès de son Château ;
Il me vit , & passa sans m'ôter son chapeau ;
Il veut faire le fat , me dédaigne sans doute ;
Avant la fin du jour il verra qu'il en coûte

L'INCERTAIN.

De mépriser un Homme aussi puissant que moi,
Qui sçaura le braver & lui faire la Loi.

JEAN - FARINE.

Modérez vos transports & réprenez haleine,
La raison, sur nos sens, doit être souveraine;
Mais dites-moi, Bailli, quel est votre dessein?

LE BAILLI.

Pour assommer Zulir je cherche un Assassin.

JEAN - FARINE.

O Ciel! que dites-vous, quoi pourriez vous vous-même.....

LE BAILLI.

Non; je suis, tu le sçais, prévoyant à l'extrême:
Je veux, sans rien risquer, me venger sûrement.

JEAN - FARINE.

A m'éclaircir de tout, pourquoi tardez-vous tant?

LE BAILLI.

„ He bien, mon cher, he bien; c'est trop long-tems me taire,
„ Pénétre dans la nuit de ce sombre mystère:
„ Apprends tous mes secrets & descends dans mon cœur.

JEAN - FARINE.

Où donc, pour y descendre, est l'escalier, Seigneur?

LE BAILLI.

Tu sçais que loin d'ici j'ai fait cacher ma fille,
J'avois quelque raison; elle est assez gentille:
Cristanpin en est fol, il pleure nuit & jour;
Il entreprendra tout forcé par son amour:
Par ma brigue il parvint à posséder la Place
De Procureur Fiscal qu'avoit jadis ma Race;
Sans doute son amour & mes nombreux bienfaits
Le forceront bien-tôt à remplir mes projets:
Je ne rougirai point de dire à Colombine
D'accepter un Époux qui pour elle assassine.

JEAN - FARINE.

Par ma foi j'avouérai que ce projet affreux
Me saisissant d'horreur fait dresser mes cheveux:
Quoi! pouvez-vous penser au crime abominable
De faire, sans pitié, tuer votre semblable?
Je n'ai point, il est vrai, sorti de mon Moulin;

L'INCERTAIN.

3

Mais quoi que vous disiez le trait est inhumain.

LE BAILLI.

Reconnois ton erreur, on doit punir le vice,
Confondre l'orgueilleux & se faire justice :
Rien ne peut m'arrêter ; & je n'aurai point tort
Quand Cristanpin mettra le fier Zulir à mort :
Tu vois que la raison

JEAN-FARINE.

Cela pourroit bien être

Oui cependant Zulir est ici notre Maître ;
Ainsi l'on ne doit pas

LE BAILLI.

Eh : quand ce beau Seigneur
T'entretint l'autre jour avec tant de hauteur . . .

JEAN-FARINE.

Pardy je m'en souviens ; la peste de la bête,
Il me parla toujours le chapeau sur la tête :
Eh bien ! pour m'en venger je veux me joindre à vous ;
Que le Seigneur Zulir craigne notre courroux.

LE BAILLI.

A ce noble transport je connois Jean-Farine :
Zulir va succomber, il touche à sa ruine ;
Dans son vaste Château je pourrai de ma main
L'accabler aujourd'hui . . . Mais le seul Cristanpin
En courra le péril, & j'en aurai la gloire.

JEAN-FARINE.

Bien des gens comme vous remportent la victoire.

LE BAILLI.

Cristanpin doit bien-tôt me joindre dans ces Lieux.

JEAN-FARINE.

Il viendra, les Amans ne sont point paresseux.

LE BAILLI.

Tu dois aussi m'aider dans ma noble entreprise ?

JEAN-FARINE.

Moi, pour vous soutenir, je vendrai ma chemise.

LE BAILLI.

Je te crois, & te fais le chef des Paysans
Qui sont déjà soumis à mes commandemens.

A ij

L'INCERTAIN.

Tout le Village entier lassé, d'avoir pour maître,
 Un homme qui jamais ne mérita de l'être,
 Est prêt de me servir, & sçaura publier,
 Quand Zulir sera mort, qu'il s'est laissé noyer.

JEAN-FARINE.

Ma foi nous apprendrons aux Seigneurs des Villages,
 A ne point imiter les graves Personnages;
 Ces Messieurs connoîtront qu'il faut qu'ils soient polis,
 Et que chez l'homme sage un pauvre vaut son prix.

LE BAILLI.

Adieu, j'entends quelqu'un, allons décampe vite.



S C E N E I I.

CRISTANPIN. LE BAILLI.

CRISTANPIN, en tâtonnant.

CRISTANPIN.

DIEUX! ... Quel bruit. ... Je suis mort! Mon Ami
 prends la fuite,

Où crains que tout-à-coup me mettant en fureur,
 Je n'aille sur ton dos me venger de ma peur.

LE BAILLI.

Tais-toi.

CRISTANPIN.

Quoi, c'est vous?

LE BAILLI.

Oui.

CRISTANPIN. *se rassurant.*

J'en suis ma foi très-aise;

J'allois vous assommer d'un coup de cette chaise.

Mais pourquoi faites-vous ainsi le Loupgarou?

Vous forcez vos Amis à se rompre le cou.

LE BAILLI.

Un projet, Cristanpin, d'une grande importance.

L'INCERTAIN.

5

Me forcée à te donner dans la nuit audience ;
Mais je vais vite au fait ; il s'agit de m'aider. . . :

CRISTANPIN,

Ah !

LE BAILLI.

Qu'as-tu ?

CRISTANPIN.

Ce que j'ai, peux-tu le demander ?

Ma chère Colombine hélas ! est exilée ;
Quand fera-t'elle donc dans ces lieux rappelée ?

LE BAILLI.

Eh ! mon cher Cristanpin modère ton souci,
Tu vas dans un moment l'entretenir ici.

CRISTANPIN.

Je vais donc embrasser la beauté que j'adore !
Déjà d'un si beau jour je vois lever l'aurore.

LE BAILLI.

Mais pour la posséder sans crainte oserois-tu . . .

CRISTANPIN.

Ma foi j'oserois tout, dût-je être battu.

LE BAILLI, *tire un Poignard.*

Ce Poignard.

CRISTANPIN, *faisant plusieurs Gambades.*

Je suis mort ! . . On attende à ma vie ! . . .

LE BAILLI.

Il suffit ; tu tremas, adieu foible génie.



S C E N E I I I.

CRISTANPIN, *seul.*

QU'IL prétendait-il faire, il étoit furieux ?
J'ai même vu du feu qui sortoit de ses yeux :
Je pourrois, m'a-t'il, dit posséder Colombine ;
Mais qui sçait à quel prix son cœur me l'a destinée :
Je ferai pour l'avoir . . . Mais cet affreux Poignard

L'INCERTAIN.

N'étoit pas là pour rien ; ... Sans doute le pendard
Vouloit pour s'amuser , dans son chagrin extrême
Me dire , par pitié , de l'égorger moi-même. ...
Non , le cruel vouloit d'un grand coup de couteau ,
Par force me plonger dans la nuit du tombeau :
Mon amour l'exigeoit. Mais non , il vaut mieux vivre :
Mourez , pauvres Amans , je ne veux point vous suivre.

Il sort.



SCENE IV.

LE BAILLI ET COLOMBINE.

LE BAILLI.

OUI, dis-je, méprisez l'entêté Cristanpin,
Ses discours m'ont fait voir qu'il n'étoit qu'un faquin.
C'en est assez, songez que je suis votre Père.

COLOMBINE.

O Dieux ! votre discours seroit-il donc sincère ?

LE BAILLI.

Obeïsses, ma Fille, ou craignez mon courroux.

COLOMBINE.

Permettez-moi du-moins d'embrasser vos genoux,
J'adore Cristanpin, il m'aime à la folie :

Depuis long-temps l'Amour par son pouvoir nous lie.

„ Mon ame va, Seigneur, se montrer à vos yeux,

„ Elle a sçu prendre un corps, & vous la verrez mieux.

Ah ! vous pourriez d'un mot faire que l'hyménée.

LE BAILLI.

Pour vous joindre à Lucas ma parole est donnée,
Soyez prête au plutôt, ma Fille, à m'obéir.

(à part.)

Pour se tirer d'affaire, on doit sçavoir mentir,

Aux yeux de Cristanpin faire couler ses larmes, |

C'est hâter mon projet, & me forger des armes.

L'INCERTAIN
COLOMBINE.

Pourriez vous résister à cet embrasement ?

LE BAILLI.

Vos caresses, vos cris, dans ce fatal moment,
Ne font que m'éloigner d'un objet si funeste,
Qu'avec trop de raison, je fuis & je déteste.

COLOMBINE.

Qu'à donc fait Crispin qui puisse faire horreur ?

LE BAILLI.

Sans tant de questions ôtés lui votre cœur.
Eteignés, Colombine, une inutile flamme.
De Licas demain il faut être la Femme.

COLOMBINE.

Puisque tous mes discours ne peuvent te fléchir,
Père dénaturé, je saurai t'obéir.

Où j'accepte l'Époux que ton cœur me destine,
Mais tu perds pour toujours la pauvre Colombine,
Si l'Hymen pour Licas allume son flambeau,
On me verra courir à grands pas au tombeau ;
Dans mon affreux chagrin méprisant la lumière,
Je saurai me jeter...

LE BAILLI.

Où donc ?

COLOMBINE.

Dans la Rivière.

LE BAILLI.

Ma Fille, je crains peu de vous désespérer ;
Pour Recevoir Licas allez vous préparer.

COLOMBINE.

O ! mortelles douleurs ! Père dur & barbare,
Tu ne sçais t'abreuver que des eaux du Tartare :
Permetés moi du moins d'embrasser mon Amant.

LE BAILLI.

Je te permets encor de le voir un moment,
Dis lui que ... mais il vient, & paroît bien en peine.]
Je te laisse & je vais dans la chambre prochaine.

(à part),

J'espère voir dans peu réussir mes projets,
Daigne amour me servir au gré de mes souhaits.



SCENE V.

CRISTANPIN ET COLMBINE.

Cristanpin entre en revant.

JE vais absolument sçavoir ce qu'il veut dire,
 Envain depuis deux ans pour elle je soupire,
 Je fais ma vive ardeur s'accroître chaque jour
 Et mon cœur succomber sous les traits de l'amour.
 Mais quoi... me tromperai-je... ô Dieux ! si c'étoit elle,
 Oui... pour ne l'être pas elle paroît trop belle.
 Ma Reine !

COLOMBINE *Tristement*

Cristanpin !

CRISTANPIN.

Mon cœur, mon petit chou,

Ah ! daïse & de plaisir je vais devenir fol.

COLOMBINE.

Helas ! tu dois me fuir. La fortune ennemie
 Va nous couvrir, mon cher, d'horreur & d'infamie :
 Un peu trop Cruel dispose de ma foi
 Et me donne un Epoux, grands Dieux ! qui n'est pas toi :

CRISTANPIN *tombant dans un fauteuil !*

Au secours, je me meurs !

COLOMBINE.

Quel embarras extrême,

Eh ! quoi devant mes yeux je perdrai ce que j'aime,
 Il faut le secourir. Cristanpin ; mon ami,

CRISTANPIN.

Eh ! bien mon petit cœur suis - je enfin ton Mari.

COLOMBINE.

Pere trop inhumain sois donc touché des larmes
 Que vont faire verser de si vives allarmes !

CRISTAMPIN.

Il mourra sous mes coups. Tête ! ventre ! sac ! mort.

COLOMBINE.

L'INCERTAIN.

COLOMBINE.

De grace moderés un si bouillant transport.

CRISTANPIN.

Rien ne peut arrêter ni calmer ma furie.

COLOMBINE.

Je jure de t'aimer tout le cours de ma vie.

CRISTANPIN.

Non, cette amitié - là ne me contente pas,

Car je verrai Licas jouir de tes appas.

Il faut dans le moment que j'immole ton Père.

Oui, si je ne t'épouse, il perdra la lumière.

COLOMBINE.

Juste Ciel ! je l'entens, je le vois s'approcher.

CRISTANPIN *à pari.*

Il paroît furieux, où vais-je me cacher ?



SCENE VI.

LE BAILLI, COLOMBINE ET CRISTANPIN.

LE BAILLI.

J E crois voir à votre air, que mon abord chagrine,

CRISTANPIN.

Cruel ! on dit par tout que demain Colombine

(*à Colombine.*)

Doit avoir un Mari. Venés entre nous deux,

Je sens que je pourrois être un peu dangereux.

LE BAILLI.

Par mon ordre déjà tout au Temple s'apprete,

CRISTANPIN.

C'est sans doute pour moi que se fera la fête &

LE BAILLI.

L'Époux de Colombine a non je crois Licas,

CRISTANPIN.

Redoute, malheureux, la force de mon bras.

Si ta Fille, cruel ! doit m'être enfin ravie,

Il faut au paravant que tu m'ôtes la vie,

B

L'INCERTAIN

LE BAILLI.

Je ris de tes discours car tu n'es qu'un faquin.

CRISTANPIN.

Comment, ventre saint gris ! insulter Cristanpin :

COLOMBINE.

De n'avoir point d'esprit, ma foi, je vous soupçonne :
Voi-t'on les gens s'enfiez injurier personne ?

CRISTANPIN.

Dans le moment il faut.

LE BAILLI.

Colombine fortés.

COLOMBINE.

Mon Pere...

LE BAILLI.

Obéisséz.

CRISTANPIN *bas à Colombine.*

Mon petit cœur restés.

COLOMBINE.

Mais auriez vous dessein de vous ôter la vie ?

LE BAILLI.

Laisés nous en repos & fortés je vous prie.

COLOMBINE *à part.*Dieux ! daignés moderer leurs affreuse valeur,
Faites leur écouter la voix de la douceur.

SCENE VII.

CRISTANPIN ET LE BAILLI.

CRISTANPIN (*à part.*)

IL faut avoir recours à la fanfaronnade,
Et le faire trembler par une gasconnade.

(*Courant au Bailli un canif à la main*)

Ta tombe est-elle prête..

LE BAILLI.

Attends, non, faisons mieux.

L'INCERTAIN.

11

Il ne tiendrait qu'à toi d'être ce soir heureux.

CRISTANPIN *vivement.*

Eh que faudroit-il faire ?

LE BAILLI.

Etre homme de courage.

CRISTANPIN.

Le gros Lubin, faisoit trembler tout le Village,
sçais tu qui le vainquit ?

LE BAILLI.

Non.

CRISTANPIN.

Jures - en ta foi.

LE BAILLI.

Tu dois me croire.

CRISTAMPIN.

Eh ! bien , apprens que ce fut moi

LE BAILLI.

Voudrois-tu dès le soir attenter à la vie ?

CRISTENPIN.

Eh ! de qui ?

LE BAILLI.

De Zulir.

CRISTANPIN.

O Ciel ! quelle infamie ?

Je me verrois heureux par un si grand forfait !

Non , pour l'amour jamais l'homme n'en a tant fait ,

Et Zulir qui commande à tout notre Village ,

Est d'un très-grands Seigneur la respectable image ?

„ O Ciel ! je vois l'amour tout barbouillé de sang .

„ Il présente à ma vue un glaive étincellant ; ..

Il me dit de tuer , c'est ce qui me désole.

Laisés moi.

LE BAILLI

C'est donc-là ta dernière parole ?

CRISTANPIN.

Où :

LE BAILLI.

Tu n'oseras point.

Bij

L'INCERTAIN.
CRISTANPIN.

Non,

LE BAILLI.

Je vais de ce pas ,
Donner enfin ma Fille au trop heureux Licas.

CRISTANPIN.

Cruel ; arrêtés vous , & changés de langage :
Pouvez vous donc vous plaire ainsi dans le carnage ?
Ecoûtés les remords , consultez votre cœur ,
Il connoît les vertus , & doit cherir l'honneur.

LE BAILLI.

Arrête. Tes discours me montrent ta foiblesse,
si tu veux me trahir, tu perdras ta Maîtresse.
Celui qui comme moi forme de tels projets,
Ne connoît plus d'Enfans que ses heureux forfaits,
Tu pouvois tout, à Dieu , trahis moi si tu l'ose.

CRISTANPIN.

Bourreau ! j'accepte enfin ce que tu me proposes ;
Mais quels troubles affreux s'élevent dans mon cœur ?
Dois-je écouter l'amour ? ... Ciel ! il est mon vainqueur ,
C'en est fait , je me rends ; nomme l'heure funeste
Où je dois faire un crime, Oh ! Dieux que je déteste ;
Mais avant tout , dis moi qui cause t'a fureur ,
Pourquoi faire à Zulir ainsi percer le cœur ?

LE BAILLI.

Sa fierté dans mon cœur a nourri la vengeance ,
Et son farouche orgueil & m'irrite , & m'offense.

CRISTANPIN.

Quoi vous faites commettre un attentat si noir

LE BAILLI.

Il me doit du respect , sois ici dès ce soir.

SCENE VIII.

CRISTANPIN *seul.*

DIEUX ! je vais posséder ma chere Colombine....
 Mais quel remord secret tout à coup me lutine ?
 Quoi : pourrai-je acheter un passager bonheur,
 Par l'horrible forfait de tuer mon Seigneur ?
 Zulir est généreux : depuis long-temps il m'aime,
 Comblé de ses bienfaits je dois l'aimer de même.....
 Mais mon petit joujou seroit perdu pour moi ;
 Ah ! je sens que l'amour me fait encor la loi....
 J'oserois presenter à ma trop chere Amante
 Une main qui de sang seroit encor fumante ?
 Non... mais l'amour, l'honneur... Ah ! que j'ai d'embarras,
 Aimerai-je ? Tuerai-je ? Ou ne tuerai-je pas ?

SCENE IX.

LE BAILLI ET CRISTANPIN.

LE BAILLI.

JE reviens pour sçavoir si tu tiendras parole.

CRISTANPIN.

Ma conscience hélas ! en Tyran me desole,
 Laisés moi réfléchir.

LE BAILLI.

Je me m'effiois bien ;

Que tu prometois tout , mais pour ne tenir rien.
 O lâche ! ô vil poltron ! fais donc cesser ma crainte ,
 Ne sois plus incertain , & parle moi sans feinte,
 Avant la fin du jour Zulir sera-t'il mort ?

L'INCERTAIN.
CRISTANPIN.

à part.

Malheureux Grifstanpin, quel est ton triste sort.

baut.

Je n'ose, Je voudrois, j'hésite, je balance :
L'amour ne pourra-t-il vaincre ma résistance.

LE BAILLI.

„ J'ay scû te pénétrer „ tu veux tout découvrir.
Colombine à l'instant à tes yeux va mourir :
Je vole la chercher : à Dieu.

CRISTANPIN.

Monstre execrable,

Connois la pesanteur de ce bras redoutable.

LE BAILLI.

Laisse moi ; tout ton sang va couler à tes yeux.

CRISTANPIN.

Ah ! que deviendrois-tu, si j'étois courageux ?
Colombine paroît.



S C E N E X.

COLOMBINE, CRISTANPIN ET LE BAILLI.

LE BAILLI.

QUI t'amène à ma vue ?

COLOMBINE.

Ma foi j'ignore encor pourquoi je suis venue.

LE BAILLI.

Tu viens chercher la mort. A genoux. La voici.

CRISTANPIN (*se mettant entre
Colombine & le Bailli.*)

Tu voudrois devant moi la maltraiter ainsi ?

LE BAILLI.

Osés tu t'opposer au transport qui me guide ?
Crains de sentir les coups de ce fer homicide :
Laisse moi la tuer.

CRISTANPIN.

à part.

Je ne suis pas trop fort,
Le cruel malgré moi peut lui donner la mort ;

haut.

Appellons du secours. A lassaffin ! à l'aide !
Accourés mes amis ! ha ! je vous intercède ;
Lapierre ! Petit - Jean ! la Rose ! Chevalier . . .

SCENE XI.

LES ACTEURS PRECEDE
TROUPE DE VALETS.

UN VALET.

Dans cet appartement qui peut donc tant crier ?

CRISTANPIN. *aux Valets:*

Pour certaines raisons restés - là je vous prie.
He bien , ô fier Bailli ! je brave ta furie.

LE BAILLI.

Colombine , jamais tu n'auras Cristanpin ,
Licas t'aime , & je veux qu'il t'épouse demain.

CRISTANPIN.

C'en est fait , je me rends ! je suis prêt à tout faire.

LE BAILLI:

„ He bien j'arme ton bras , „ Démon de la colere ,
„ Quitte l'affreux séjour , vien rasfermir son cœur ;
„ Que l'orgueilleux Zulir éprouve sa fureur.

CRISTANPIN.

Sois sur que la vertu de mon cœur est banie !
Et que ce soir Zulir ne fera plus envie.

(Se tournant ver les Valets.)

Nous avons oublié que vous étiez presence :
Certains transports affreux qui nous prennent souvent ,
Nous faisant tout a coup entrer en frénésie ,
Nous voulons à Zulir alors ôter la vie ;

Mais nous nous contentons pour tant de le vouloir.

UN VALET.

Si vous aviez dessein d'exterminer ce soir,
Notre Maître Zulir ; qui n'a rien fait, je pense,
Pour mériter de vous une pareille offense,
Vous n'auriez pas ma foi, conspire devant nous :
Ainsi tout d'une voix nous vous déclarons fols.

CRISTANPIN.

Amis, notre folie est d'abord dissipée,

Bas au Bailli.

Dans le sang de Zulir ma main sera trappée !
Go-bemouche paroît, de grace laissés moi.

LE BAILLI.

Souge ô cher Cristanpin que je conte sur toi.



SCENE XII

COLOMBINE, CRISTANPIN, GOBE-MOUCHE
& une troupe de Valets.

GOBE-MOUCHE.

QUE fait donc dans ces lieux toute la valetaille,
Peux tu t'entretenir avec cette canaille ?

CRISTANPIN.

Tais toi, sans leur secours & prompt & vigilant,
Notre Bailli tuoit un objet si charmant.

COLOMBINE

J'ay peine à revenir encor de ma surprise !
O Ciel ! dans quel état sa cruauté m'a mise !
Mon Père traheroit...

CRISTANPIN.

Souge à ne pas parler.

COLOMBINE.

Si tu remplis ses vœux on te fera griller.

GOBE-MOUCHE.

Zulir crompte ses jours coyant que l'on conspire,
m'envoye

M'envoye en grand secret au plus vite te dire
 Qu'il va dans un moment paroître dans ces lieux ;
 Il veut tenir conseil , mon cher , avec nous d'eux.

CRISTAMPIN. *à part.*

Il me dit ses secrets à moi qui suis un traître ;
 Hélas ! Monsieur Zulir vous croyez me connoître.

GOBE-MOUCHE.

Dis moi mon cher ami , que dis tu là tout bas ?

CRISTANPIN.

Une chose , ma foi , que tu ne sçauras pas.

(*à part.*)

Dois - je tuer Zulir ? Non , que les Dieux m'en garde,
 Mais mon coquin d'amour sans cesse me nazarde ;
 Etant seul avec lui je peux le poignarder ,
 De crainte de malheur faisons le bien garder.

(*Haut*)

O ! mon cher Gaube-Mouche apprends une nouvelle.
 Qui pourra t'amuser.

GOBE-MOUCHE.

Voyons , que chante - t'elle ?

CRISTANPIN.

Un Homme s'est fait fort de poinarder Zulir ,
 pour que nous n'ayons pas cet affreux déplaisir :
 Veille avec un grand soin , que toujours ta présence,
 Trompe de l'assassin la prompte vigilance.

GOBE-MOUCHE.

Où peut être un mortel dont le cœur est si noir ?

CRISTANPIN.

Cher ami tu le vois , mais sans croire le voir ,

(*à Colombine.*)

Zulir vient à , l'honneur si vous êtes fidelle.

(*aux Valets ;*)

Colombine fortés amis ayez soin d'elle.

COLOMBINE.

Pourquoi donc dans ces lieux me garde-t'on si bien ?

CRISTANPIN

C'est pour le dénouement.

COLMBINE.

Ah ! ne disons donc rien. C



SCENE XIII.

ZULIR, CRISTANPIN ET GOBE-MOUCHE

ZULIR.

J'ay cru voir cette nuit dans l'horreur des Ténébres ,
 s'avancer contre moi des Figures funébres ,
 Au milieu de leurs rangs flotoit un noir drapeau :
 La peur m'a reveillé tout à coup en sursaut :
 En sautant hors du lit : d'horreur mon sang se glace !
 De mon miroir , ô Ciel j'ay fait peter la glace.
 Quand j'eus prié les Dieux de détourner de moi
 Ces présages affreux qui me glaçoient d'effroi :
 Je voulus déjeuner , mais , fatale pensée !
 En prénant ma salière elle s'est renversée.
 N'y pouvant plus tenir , je fors pour voir Litons ,
 Qui , di-t-on à Commerce avec tous les Démons :
 Nombre de Payfans , le chapeau sur la tête ,
 Viennent me rire aus nés , semblent s'en faire fête.
 Craignant de ces butors quelque soulèvement ,
 La frayeur m'a conduit dans cet appartement.

CRISTANPIN

Seigneur n'en doutés pas vous avez tout à craindre ,
 On croit ici de vous , avoir lieu de se plaindre.

ZULIR

Que dit mon Secrétaire ?

GOBE-MOUCHE.

Il croit avec raison ,
 Que ce tapage là ne promet rien de bon ,
 Et le bruit court déjà qu'une horrible Furie
 A fait serment , Seigneur , de vous ôter la vie.

ZULIR.

Ecoutez mes amis , me conseilleries vous
 De faire à ces marauts sentir mes pésants coups.

Montrés par vos avis si mon fouci vous touche.

(*Cristanpin veut parler*)

Taisés vous Cristanpin, & parlés Gobe-Mouche.

GOBE-MOUCHE.

Je crois qu'avec d'ouceur vous réussirés mieux ;
L'on peut par des biensfaits vaincre ces factieux.
Laisés donc là Seigneur les horreurs de Bellone,
Vous ferés par la paix cherir votre personne ;
Et pour faire rentrer chacun dans son devoir,
Courés tout le Village & faites vous y voir.

CRISTANPIN.

Et mon avis Seigneur est de faire la guerre,
Ecoutés Cristanpin, armés vous du Tonnerre ;
Les factieux croiroient que vous devez plier,
Et pourroient dans la paix trop se fortifier.
Si vous voulés gagner de l'Univers l'estime,
Faites leur donc sentir un courroux legitime.
On pourroit autrement vous croire un peu poltron ;
Ce qui ne seroit pas à avoir trop beau renom.

ZULIR.

Tu raisonnes très-bien, je vais faire la guerre ;
Et veux que mes exploits épouvantent la terre.
Le Village ce soir va sentir ma fureur.
Ah ! .. tombez sous mes coups. . .

GOBE-MOUCHE,

Arrétés vous Seigneur.

ZULIR.

Tu fais bien de parler ma cervelle enflammée
Déjà me transportoit au milieu d'une Armée ;
Je croyois qu'entouré de cent mille Soldats
A mes fiers ennemis je livrois des Combats.

CRISTANPIN.

A vos nombreux Valets faites prendre les Armes
Donnons aux révoltés les plus chaudes allarmes.

ZULIR.

Allons tout préparer, viens mon cher Cristanpin,
Montrons à ces marauts si je suis un Faquin.



S C E N E X I V.

LE BAILLI ET JEAN-FARINE.

LE BAILLI.

CRISTANPIN a promis de servir ma vengeance ;
 Je vois à chaque pas s'augmenter ma puissance.
 Nombre de mécontents viennent de toutes parts,
 En foule se ranger deffous mes Etendarts.

JEAN-FARINE.

Cessez votre caquet, & songez je vous prie,
 Que le Seigneur Zulir est encor plein de vie.

LE BAILLI.

Il faut se dépêcher, ne perdons pas de tems,
 Et sçachons profiter de nos heureux momens.
 L'heure est sonnée, ainsi cours mon cher Jean-Farine,
 Cherche à te bien poster, que rien ne te chagrine.
 Au signal que tu sçais fais voler la terreur.

JEAN-FARINE.

Ma foi je ne sçais pas ; mais je tremble de peur.

LE BAILLI.

Jean-Farine, grands Dieux ! ne connoît plus la gloire.
 Il tremble quand il faut courir à la victoire.
 Non, il veut m'abuser, je connois son grand cœur.
 Jean-Farine a toujours montré de la valeur.

JEAN-FARINE.

Ce discours m'encourage. Ah ! que j'anrois de joye
 De brûler son Château comme l'on brûla Troye.
 Je vais dans le moment courir de tous côtés,
 Faire sous nos Drapeaux ranger les révoltés.
 Je jure que Zulir n'a pas long-tems à vivre.

LE BAILLI.

J'apperçois Cristampin, vole, je vais te suivre.



S C E N E X V.

CRISTANPIN ET LE BAILLI.

LE BAILLI.

CRISTANPIN est-ce fait, & Zulir est-il mort ?

CRISTANPIN.

Eh ! Seigneur, modérez cet horrible transport ;
Quand j'ai laissé Zulir, il étoit plein de vie.

LE BAILLI.

Amant lâche & sans cœur, crains tout de ma furie.
Tu faisois ton bonheur, En poignardant Zulir |
Ma fille étoit à toi, mais je vais te punir. |

CRISTANPIN.

Je perdrai Colombine, ah ! mon ame s'en va.

LE BAILLI.

Si tu veux me fléchir va tenir ta parole.

CRISTANPIN.

Eh bien je la tiendrai. Si je fais dans ce jour
Des crimes, des forfaits, qu'on s'en prenne à l'Amour.

LE BAILLI.

Les Payfans sont prêts, on attend ma présence,
Il est tems d'ordonner que l'attaque commence.
Je vois Zulir, adieu, termine son destin.

CRISTANPIN. *à part.*

Que vais-je faire hélas ! tout me rend Incertain.





S C E N E X V I.

ZULIR, CRISTANPIN, GOBE-MOUCHE,
& Troupe de Valets comiquément armés.

ZULIR.

TOUS mes Valets armés veulent déjà combattre,
Le dernier Marmiton fera le Diable-à-quatre.
L'un armé d'une Broche & l'autre d'un Tison,
Veulent par leurs Exploits surpasser Scipion.
Pour moi, qui vois ainsi s'armer tout le Village,
J'ai peine à modérer mon trop bouillant courage.

GOBE-MOUCHE.

Cette fureur, ma foi, vous fait beaucoup d'honneur,
Et vous rend digne en tout d'être notre Seigneur.

ZULIR.

Par quelqu'un la révolte est je crois excitée.
S'il'en connois le chef, la ligue est culbutée.
Je crois que le Bailli pourroit être l'Auteur,
De ce qui, dans le fonds, me fait trembler de peur ;
Car il n'est pas venu, comme il avoit coutume,
De son Recueil d'Arrêts me montrer le Volume.

CRISTANPIN.

Ne craignez rien, Seigneur, vivez en sûreté,
Sa fille vous répond de sa fidélité.
Vous devez avoir vû . . .

ZULIR.

Sçachez donc grosse bête
Que pour ne pas la voir, j'ai détourné la tête,

CRISTANPIN.

Mais vous n'avez rien dit.

ZULIR.

Tel étoit mon plaisir.

Hola ! que dans ces Lieux on la fasse venir :
Elle pourra môter le soupçon qui me ronge.

A son âge l'on doit ignorer le mensonge.
Je veux la voir aussi pour certaine raison.

CRISTANPIN

En lui disant, Seigneur, votre injuste soupçon,
Vous allez la fâcher.

ZULIR.

Je crains peu sa colère
Je veux l'interroger sur ce que fait son père :
Pour voir en même temps si comme on me l'a dit,
Elle joint à ses traits les charmes de l'esprit.

CRISTANPIN.

Seigneur n'en doutez pas, Colombine est charmante :
Ses graces, son esprit, en elle tout enchante.

*à part.**(s'avançant vers Zulir.)*

Je suis prêt à la perdre . . . à présent je peux bien . . .
Il faut . . .

ZULIR.

Eh !

CRISTANPIN.

C'en est trop . . . oui . . .

ZULIR.

Que fais-tu donc ?

CRISTANPIN.

Rien.

ZULIR.

Crois-tu que le Bailli, soit dans ce jour un traître ?

CRISTENPIN.

Il doit sçavoir, Seigneur, que vous êtes son Maître ;
Jamais il ne voudra soulever les Sujets
D'un homme qui toujours le comble de bienfaits.

ZULIR.

Je pourrois me tromper, mais dans peu Colombine
Va m'ôter un soupçon, ami, qui me chagrine.

CRISTENPIN, *à part.*

Je puis me rendre heureux, si je veux dans ce jour,
Mais je sens que l'honneur triomphe de l'amour.



S C E N E X V I I.

LES ACTEURS PRECEDENS , ET COLOMBINE ,
qui fait plusieurs révérences.

Z U L I R.

J E hais qu'à sauver si long-temps on s'applique.
 Apprenés ce que dit ici la voix publique.
 Votre pere voudroit attenter à mes jours ,
 Parlés, Zulir , doit-il croire de tels discours ?

C O L O M B I N E , *embarrassée.*

Ma Famille jamais ne s'est deshonorée ,
 Votre vie en tout temps doit nous être sacrée :
 Et mon pere toujours à trop cheri l'honneur
 Pour avoir pu penser à vous percer le cœur.

Z A L I R.

Je sçais tout , c'est assez.

C O L O M B I N E.

Daignés encor m'entendre.

Aurai-je perdu l'art de me faire comprendre ?
 Sçachez que l'autre jour , d'accord avec les Dieux ,
 J'ai long-temps déclamé contre un forfait affreux.
 Après telle tirade ; on peut , quoiqu'on raisonne ,
 A son aise ennuyer , sans offenser personne.
 Mon pere est innocent , il a des ennemis :
 A de tels gens , Seigneur , tout peut être permis :
 Sans doute ce sont eux qui jaloux de sa gloire,
 Osent dire , Seigneur , ce qu'il ne faut pas croire.

Z U L I R.

Je connois...

C O L O M B I N E.

Par bonté ...

Z U L I R.

Madame, laissez-nous.

C O L O M B I N E ,

L'INCERTAIN.
COLOMBINE,

25

se jettant aux genoux de Zulir.

Si je ne puis parler, je meurs à vos genoux.



SCENE XVIII.

LES ACTEURS PRECEDENS,
ET UN MARMITON.

LE MARMITON, *d'un air effaré.*

SEIGNEUR, tout est perdu ; de puissantes cohortes,
SA grands coups redoublés vont enfoncer les portes.
Vos Valets dans la Cour livrent d'affreux combats,
La valeur est envain où le nombre n'est pas.
Guidé par la fureur à se battre on s'obstine.

ZULIR.

Par qui sont commandés...

LE MARMITON.

Par le grand Jean-Farine.

GOBE MOUCHE.

Ciel !

ZULIR.

Que viens-je d'entendre ?

CRISTANPIN.

Il faut aux factieux

Opposer au plutôt votre bras valeureux.

ZULIR.

Allons, braves enfans, signaler ma vengeance.
Voyons si ces coquins soutiendront ma présence.

CRISTANPIN. *à part.*

Hélas ! je vais me battre, & je tremble de peur.

ZULIR.

Montrons à ces pieds-plats que je suis leur Seigneur.

D



SCENE XIX.

COLOMBINE , seule.

MON pere méprisant l'honneur & la nature
 Veut commettre un forfait dont mon ame murmure.
 Ses discours peu sensés m'ont fait ouvrir les yeux,
 J'ai connu qu'il n'étoit qu'un monstre furieux.
 Mais je dois révéler l'Auteur de ma naissance :
 Pleurer sur ses défauts , empêcher qu'on l'offense ...
 Quels bruit confus , ô Ciel ! Hélas ! dans les combats
 L'aimable Cristanpin va trouver le trépas.
 Peut-être que déjà . . . j'entends son ame errante.
 Elle appelle à grands cris chez les morts son amante.
 Quelle secrette horreur . . . tous mes sens sont saisis . . .
 Je me meurs ! Quelqu'un vient , rappelons nos esprits.



SCENE XX.

GOBE-MOUCHE ET COLOMBINE.

GOBE-MOUCHE.

ZULIR est couronné des mains de la Victoire :
 Son triomphe est écrit au Temple de mémoire.
 Le Village est vaincu , nous sommes en repos ,
 Rien n'a pu résister au bras de ce Héros.

COLOMBINE.

Racontez tout du moins.

GOBE-MOUCHE.

Dans son aveugle rage
 Le Paysant vers nous veut s'ouvrir un passage :
 Zulir par son exemple enhardit ses Soldats ,
 Les portes tout-à-coup se brisent en éclats :

Alors les factieux entrent tous pele & mêlé,
 On paroît animé d'une fureur nouvelle :
 Jean-Farine par-tout fait sentir sa fureur,
 Et voler sur ses pas la mort & la terreur :
 Zulir courant à lui, de ses mains Seigneuriales,
 Les fait vite descendre aux rives infernales :
 Les cris, les juremens, s'élevent jusqu'aux Cieux,
 Tout tombe sous les coups de Zulir furieux :
 La victoire incertaine est long-temps disputée :
 Enfin, par nos Exploits nous l'avons remportée.

COLOMBINE..

En vérité j'apprends avec un grand plaisir
 La victoire que vient de remporter Zulir.
 Parmi les factieux avez vous vu mon pere ?

GOBE-MOUCHE.

Non.

COLOMBINE.

Mon cher Cristanpir jouit de la lumiere ?

GOBE-MOUCHE.

Oui, je l'ai toujours vu bien loin des Combattans.

COLOMBINE.

Gobe-Mouche, tant mieux, il vivra plus long-temps.



S C E N E XXI.

ZULIR, COLOMBINE, CRISTANPIN
avec un fusil, GOBE-MOUCHE: TROUPE DE
 VALETS *comiquement armés.*

CRISTANPIN.

MON bras étoit pésant, il a fait des merveilles ;
 A nombre de goujats j'ai coupé les oreilles.
 ZULIR.

On sçaura respecter le valeureux Zulir,
 Et la discorde enfin rend le dernier soupir.

D ij

L'INCERTAIN.
COLOMBINE.

Parmi v^{os} ennemis on n'a point vu mon pere ,
Croyez donc le rapport qu'on est venu vous faire.

ZULIR.

Ah ! ne fais plus verser de pleurs à tes beaux yeux :
Je l'avoue à présent ton pere est vertueux.
Jean-Farine étoit seul Auteur de la discorde :
Auffi n'auroit-il dû mourir que de la corde.

GOBE-MOUCHE.

Je crois que Cristanpin est sujet à la peur.

CRISTANPIN.

Dis-moi qui t'a payé pour être ainsi menteur ?
Cent mutins par mon bras ont mordu la poussiere.

GOBE-MOUCHE.

Oui , ceux qui comme toi vont se tenir derriere.

CRISTANPIN.

Apprenez , Gobe-Mouche , à sçavoir mieux parler :
Craignant que les maraux nous fissent reculer :
Je m'étois posté loin , non par poltronerie ,
Car nos Soldats fuyans excitoient ma furie.
Je les arraitais tous , & mes bouillans transports
Chassoient les factieux jusqu'aux rives des morts.

On entend un grand bruit.

ZULIR.

O Ciel ! quel bruit affreux se fait là-bas entendre ?
Ces marauts voudroient-ils encor tout entreprendre ?





S C E N E XXII.

LES ACTEURS PRECEDENS, ET LE BAILLI

une broche à la main.

LE BAILLI.

*aux Valets.**Courant à Zulir.*

FREMISE'S vils pieds plats. Faute d'un assassin,
Reçois homme orgueilleux le trepas de ma main.

GOBE-MOUCHE.

Tu ne viens pas ici pour une bagatelle.

CRISTANPIN couchant en joue le Bailli.

Je vais ô. fier Bailli vous brûler la cervelle.

ZULIR.

Enchainés ce lourdaud ; par de justes Arrêts.
Il se verra payé de ses affreux projets.

LE BAILLI.

Ne crois pas triompher, faquin que je déteste :

Parmi tes Payfans un assassin me reste :

Sans cesse tourmenté par des foudris affreux

Tu verras tes amis & te méfieras d'eux

Et dans le trouble enfin va s'écouler ta vie ;

Tu voudrais mille fois que l'on te l'eût ravie.

Tu commence à fremir, je m'en vais en chantant,

Puisque je t'ai fait peur, je mourrai trop content.

ZULIR.

Arrête-le Soldats. O misérable Juge :

Chez lequel la vertu n'eut jamais de refuge ;

Par tous les noirs Démons cessé d'être animé,

Tu vas voir que je suis digne d'être blâmé ;

Mais je ris des Brocards & n'écoute personne.

Tu voulus me tuer ?

L'INCERTAIN.

LE BAILLI.

Oui :

ZULIR.

Mais je te pardonne.

Je pourrois te punir par des tourmens divers,

aux Valets.

Reconnois mon grand cœur. détachez-lui ses fers.

COLOMBINE.

Ma foi vous mérités Seigneur qu'on vous adore.

CRISTANPIN.

Eh ! de se rejouir, il n'est pas temps encore.

ZULIR.

Tu voulus à mes jours sans sujet attendre ,
Tu désirais ma mort, il faut te contenter.*Lui donnant un poignard.*

Tiens, frappe.

LE BAILLI.

Allons, soit... Mais comme je hasarde.

Pour que je sois plus sûr, fais retirer ta Garde.

ZULIR.

Sortés Soldats.

LE BAILLI.

Attends, Je ris de ton transport,

Et te crois fol, mon cher, de désirer la mort :

Et tout à l'heure encor tu cherissais la vie ;

Peut-être es tu sujet à quelque frénésie.

J'aurois eu le plaisir de te voir bien capot

Si dans le même instant je t'avois pris au mot.

Daigne sans te facher répondre à ma prière ;

Pourquoi m'ordonnois tu de finir ta Carrière ?

Ce mépris de la vie est bien vite venu.

ZULIR.

Il ose me braver, soldats ! qu'il soit pendu.

LE BAILLI.

Tu m'épargne Zulir une folie extrême ;
Seangir fut un sot de se tuer lui-même.



SCENE DERNIERE.

ZULIR, COLOMBINE, CRISTANPIN
GOBE-MOCHE.

COLOMBINE *aux genoux de Zulir.*

AH ! Seigneur modérés votre juste couroux,
Voyez couler mes pleurs.

ZULIR:

S'en est trop, levez-vous.

Mais de quel affassin à donc parlé le traître,
Les Dieux sont rarement pressés d'en faire n'aitre,
Cependant j'ai mon cœur saisi d'un juste effroi.

CRISTANPIN.

Un monstre fit serment ... de vous tuer.

ZULIR.

Qui ?

CRISTANPIN *aux genoux de Zulir.*

Moi.

ZULIR:

Pourquoi le promis-tu ?

CRISTANPIN:

Pour avoir Colombine.

ZULIR.

Tu peux te relever, que rien ne te chagrine.
La force de l'amour te fit jurer ma mort :

Je vis pour admirer ton généreux effort.

CRISTANPIN,

L'honneur sût triompher de ma trop vive flâme.

ZULIR:

Tu mérites d'avoir Colombine pour femme.

COLOMBINE.

Mon Pere est malheureux, je dois pleurer son sort :
Dans l'horreur des tourmens il va trouver la mort;
Après cela ? Seigneur, dois-je aimer l'hymenée, ..

L'INCERTAIN.

Non, je dois détester l'instant où je suis née.

CRISTANPIN.

Mes soins, & mes soupirs seront donc superflus ?
Ma Reine j'espérais

COLOMBINE.

Eh ! bien n'espérez plus.

ZULIR.

Songez que je le veux ; vous devez vous soumettre :
On connoît ma fureur, ne m'y faites pas mettre.

COLOMBINE.

Que ne puis-je grands Dieux me revoir dans l'oubli.

CRISTANPIN. *à Zulir.*

Au nom de vos vertus pardonnez au Bailli.

ZULIR.

Je vais cacher qu'un Juge animé de furie.
Osa se soulever pour attaquer ma vie.
Le faisant en prison demeurer pour jamais
Ce sera me vanger de ses affreux projets.
Il ne souffrira point un trop juste supplice ; (*à Colombine*)
C'est pour vous que je sçais moderer ma justice,
Mais à condition que vous voudrez demain
Sans de plus longs délais épouser Cristanpin.

COLOMBINE.

Laissez moi quelque-temps pleurer ma destinée,
Après quoi sans regret je suivrai l'hyménée.

CRISTANPIN.

Me voilà donc enfin au comble de mes vœux :
Ma chère Colombine ! ah ! que je suis heureux.

ZULIR.

Remercions les Dieux, & courons dans leur Temple
Prier, que les humains suivent tous ton exemple.

CRISTANPIN.

Le Bailli renfermé fait notre dévouement,
Sans quoi nous pourrions bien converser un moment ;
Et de là je conclus, sans être fort habille,
Qu'un plus long entretien deviendrait inutile,
Le bon Seigneur Tymur parla trop l'autre soir,
Pour ne pas l'imiter, adieu, jusqu'au revoir.

20 JY 67 F I N.